

Michel Déon, préface aux *Œuvres complètes* de Madame de La Fayette,
François Bourin, 1990.
ISBN 2-87686-076-7.

Préface

Le père s'appelle Marc Pioche de La Vergne. Du « Pioche » au moins est-on certain. Le reste du patronyme est probablement assez récent. La famille était de robe, mais Marc rompt la tradition et choisit la carrière militaire, où il fut plutôt un officier qui « pense » qu'un sabreur. Déjà marié à une demoiselle Claude Bérard qui l'a vite laissé veuf, il se remarie quatorze ans plus tard, en 1633, avec Isabelle Pena, une dame de compagnie de Mme de Combalet. L'exquise, vive et ambitieuse Isabelle — plus du tout Pioche et déjà très *de* La Vergne — lui donne trois filles. L'aînée, Marie-Madeleine, est celle qui nous intéresse. Elle hérite l'intelligence, la curiosité sans cesse en éveil de son père, et aussi le goût des mondanités de sa mère. Comment dire d'Isabelle en français ce que les Anglais résument si bien avec l'expression : *a social climber*, une « grimpeuse sociale » ? Hum... Disons qu'Isabelle se pousse dans la société. A la mort de son mari, elle n'attend guère pour convoler de nouveau, cette fois avec un aristocrate au grand nom : le chevalier de Sévigné. Chevalier n'est pas un titre aussi ronflant que prince ou duc, mais, pour Isabelle, c'est le sésame qui entrouvre les portes des grandes maisons et permet d'ouvrir en grand aussi les siennes au Tout-Paris du XVII^e siècle. Pour continuer l'ascension, Isabelle se préoccupera de « bien » marier sa fille et lui fera épouser M. de La Fayette, un gentilhomme de valeur et de courage, plus attaché à ses terres qu'à la cour, et visiblement épris, étonné de cette jeune fille dont le succès est grand parmi un cercle d'écrivains, de poètes.

Cette réussite qui fait entrer Marie-Madeleine au sein d'une aristocratie très chatouilleuse sur les questions de naissance n'est pas un détail négligeable quant à la conception et à l'éclosion de l'œuvre de Mme de La Fayette. Elle explique le son de

sa voix, son snobisme, qui allait jusqu'à croire qu'en se révélant écrivain elle déchoirait. Comme toutes les personnes qui souffrent d'ombre sur leur blason, elle en rajoutera dans sa vie et dans ses livres. Rendons-lui tout de même justice : son premier grand ami est un roturier, un petit abbé, Gilles Ménage, d'une belle érudition, poète mineur mais conseiller littéraire de premier ordre. On hésite un peu sur le mot « conseiller ». En fait il faudrait plutôt dire « collaborateur », et même le premier de ses collaborateurs, avant Segrais, puis Huet, et, enfin, le duc de La Rochefoucauld. Car elle écrit, ou peut-être l'a-t-on pressée d'écrire, tant sa conversation est brillante, son savoir vaste pour une femme de son milieu ; mais entre parler et écrire il y a un monde, et la belle Marie-Madeleine a peu de temps pour les recherches historiques et la mise au point d'un texte définitif. Dans la bonne société, l'abbé Ménage s'est répandu en dithyrambes sur son amie, dont il est l'amoureux sans espoir et le « nègre ».

On se doute déjà que les romans et les nouvelles que Marie-Madeleine publiera ne se dérouleront pas dans les milieux populaires des villes ou de la campagne. Non, nous n'y verrons que des princes du sang, des fils de roi, des jeunes filles ou des jeunes femmes d'une beauté « extraordinaire ». Cette épithète revient fréquemment dans les écrits de Mme de La Fayette. La première place ne lui est disputée que par « considérable ». Ainsi une jeune fille est-elle d'une beauté *extraordinaire*, alors que son soupirant est un homme d'une valeur *considérable*.

Les œuvres romanesques de Mme de La Fayette prêtent parfois à sourire. On voit le pastiche cruel que pourrait écrire un Jean-Louis Curtis. Une grande dame — qui tient sans cesse à nous rappeler qu'elle est une grande dame — raconte des histoires d'amours malheureuses. Les limites de la plus stricte bienséance ne seront dépassées qu'en deux occasions : une fois dans *La Princesse de Clèves*, quand cette charmante héroïne, se croyant à l'abri des indiscrets dans son cabinet aux portes ouvertes sur le jardin, s'allonge sur son lit, les cheveux dénattés et ramenés en avant sur sa gorge. Il fait chaud à Coulommiers cet été-là, elle a sans doute les épaules nues et ne se couvre que d'un déshabillé transparent. Mme de La Fayette dédaigne généralement ce genre de tableau et laisse au lecteur le soin de l'imaginer ; une autre fois — mais bien sûr on ne nous décrira ni l'acte ni l'occasion où il se perpétra —, dans *La Comtesse de Tende*, l'héroïne tombe enceinte de son amant. C'est peu, mais il y a une progression. Eût-elle continué d'écrire que Mme de La Fayette aurait pris du goût pour des scènes de moins en moins éthérées.

Ces remarques rendent encore plus risibles les interprétations freudiennes des quelques objets décrits dans *La Princesse de Clèves* et dans *Zaïde*. Ainsi René Pommier — un des rares universitaires à aimer la littérature pour ce qu'elle est et non pour les fausses notes qu'aime à en tirer la « nouvelle critique » — a-t-il franchement ri de l'interprétation butorienne de la canne que Mme de Clèves adorne de rubans jaunes et noirs. Symbole phallique, a prétendu Butor, qui oublie simplement la fin du roman : si la princesse avait été une chaude amoureuse se calmant avec un bâton à défaut d'autre chose, à la mort de M. de Clèves elle aurait vite ouvert sa couche à M. de Nemours. Cela d'autant plus — et c'est précisé avec élégance dans le roman — que le duc jouit d'une réputation telle que les femmes brûlent de connaître cet athlète de l'amour. Sans l'avoir vu, et par oui-dire seulement, la reine Elisabeth d'Angleterre rêve de l'épouser. Pourtant, en dehors de ses prouesses sportives et — noblesse oblige ! — de sa bonne conduite aux armées, notre don Juan n'est pas gâté par Mme de La Fayette, qui ne lui prête que des propos d'une prudente banalité ou des bêlements amoureux. S'il a fait de tels ravages parmi les dames de la cour, ce doit être pour une autre raison, plus salace : le duc a la réputation d'être un grand « amoureux », fort bien doté par la nature. La princesse n'est pas non plus ce qu'il serait convenu d'appeler aujourd'hui une « intellectuelle » : elle joue avec des rubans et vit la plupart du temps au milieu de ses suivantes, qui exaltent sa grâce. Pour un oui ou pour un non, elle part s'installer à la campagne. On ne sait trop comment elle y passe ses journées. Rendons-lui tout de même justice : cette faible femme rougis-sante, alitée à la moindre contrariété, montre du caractère quand il s'agit de respecter la réputation de son mari et, après la mort de celui-ci, sa mémoire.

Les hommes ont souvent tous les mérites aux yeux de notre romancière. A peine peut-on se demander si ce ne sont pas leurs titres et leurs fortunes qui leur confèrent l'« extraordinaire » aura dont ils jouissent. Il n'y en a vraiment qu'un pour qui Mme de La Fayette n'est guère indulgente : le comte de Tende, « plus propre à se faire estimer qu'à plaire ». Quand il tombe aussi amoureux de Mme de Tende que si elle n'était pas son épouse, puis quand il découvre la trahison de celle-ci, après s'être emporté, il se calme en réfléchissant qu'il est seul à connaître sa propre infortune : Navarre, l'amant, et Lalande, le confident, sont morts. Du coup la blessure est moins grave : « Comme il était l'homme du monde le plus glorieux, il résolut de ne rien laisser voir en public. » Écrivez « vaniteux » au lieu de « glorieux » et vous aurez la clé du personnage.

Dans *Zaïde*, les amants sont aussi de grands stratèges, d'impétueux guerriers qui remportent des victoires sur des ennemis bien supérieurs en nombre. La paix venue, ils ne s'occupent plus que de couper en quatre les cheveux d'Eros, et semblent oublier complètement ce qu'ils viennent de vivre, dont le tumulte est bien vite apaisé. Ils ne passent sur cette terre que pour aimer ou être aimés, tromper leurs maîtresses ou en être trompés. Que penser de cette exacerbation des sentiments amoureux ? Les femmes désirées sont toujours d'une beauté éblouissante. Mme de La Fayette fait une grande consommation de coups de foudre et de hasards providentiels. Hélas, pas un seul de ces amants fougueux ne tombera amoureux d'une fille laide qui aurait de l'esprit, à défaut même de fortune. Mme de La Fayette imagine tant de beautés sublimes qu'il n'en restera guère pour les siècles à venir.

Zaïde, malgré ses longueurs, sa construction boiteuse et ses espagnolades de pacotille, est un roman injustement oublié qui dégage un réel charme. C'est aussi un habile montage dans lequel sont étudiées au microscope les passions amoureuses les plus diverses. Faut-il connaître sa maîtresse avant de l'aimer ou faut-il l'aimer avant de la connaître ? Consalve, gentilhomme en exil, apprendra, à la seule vue de Zaïde, que la deuxième proposition est la plus forte. Consalve est un ingénu de l'amour. En revanche, son ami et protecteur, don Garcie, dauphin du royaume, aime compliquer ses conquêtes : il n'aime une femme que s'il peut arracher du cœur de celle-ci l'amour qu'elle a pour un autre. L'histoire d'Alphonse et de Belasire est une remarquable analyse de la jalousie psychopathique, tournant à l'aliénation. Cela pourrait aussi s'intituler : « Comment torturer une femme qui entend conserver sa dignité ? » On pense à l'*Othello* de Shakespeare ou, plus récemment, au *Cocu magnifique* de Crommelynck. Un des caractères les mieux fouillés est celui d'Alamir, qui ne « cherchait que le plaisir d'être aimé ; celui d'aimer lui était inconnu ». Bien entendu, il sera puni par où il a péché : il tombera amoureux de Zaïde, qui a donné son cœur (coup de foudre, encore !) à Consalve. Dans un dernier trait de feu, Alamir s'écriera : « Je serais moins désespéré de la voir possédée par un homme qu'elle n'aimera pas que de lui en voir aimer un autre à qui elle ne pourrait jamais être. » Don Juan ne dirait pas mieux.

Certes, il est difficile de suivre Mme de La Fayette quand elle essaie — c'est fort rare — de situer une scène. Ces deux jeunes filles, Zaïde et Félimé, échouent sur une plage de Tortosa, après le naufrage de leur vaisseau. Rejetées par la mer sur le sable, dans leurs beaux atours, elles ne s'étonnent pas une seconde

d'être traitées d'abord en esclaves, puis en princesses. L'auteur ne s'embarrasse pas de détails qui permettraient au lecteur de mieux imaginer l'action : « ... ils arrivèrent dans la maison, que Consalve trouva aussi jolie par-dedans qu'elle lui avait paru par-dehors. » Oui, nous dirons : peu importe, le sujet du roman n'est pas là.

La Princesse de Clèves a besoin de moins de conventions. Les personnages sont peu nombreux et toute l'action se porte sur Nemours et la princesse. Il y a même un léger oubli au début : le mari, Clèves, est à ce point insignifiant que l'auteur l'efface sans même l'envoyer à la guerre, pour laisser seul à seul les deux futurs amants. Amants s'entendant bien sûr au sens du XVII^e siècle, c'est-à-dire personnes attirées l'une par l'autre sans qu'il soit besoin de passer aussitôt par le lit. Autour d'eux s'agitent modérément quelques personnages secondaires dont la psychologie est des plus sommaires : le roi, la reine, la reine dauphine, le vidame de Chartres, un gentilhomme qui espionne pour Clèves. L'auteur les tient visiblement pour quantités négligeables. Mme de Chartres, née Pena, a d'ailleurs prévenu sa fille : « Si vous jugez sur les apparences en ce lieu-ci [la cour], vous serez souvent trompée : ce qui paraît n'est presque jamais la vérité. »

Toute notre attention doit être captée par la lente progression du mal amoureux dans le cœur de la princesse : la rencontre muette, une danse, quelques mots cérémonieux et mielleux de Nemours, l'aveu (à elle-même) d'un sentiment qui est déjà trop violent pour qu'elle l'étouffe, l'avertissement au mari. C'est dans cet avertissement que Mme de La Fayette prête à son héroïne une sensibilité cristalline, une honnêteté de marbre. Elle reste au bord du précipice de la confession et n'y tombera pas. La jalousie et son sûr instinct guideront M. de Clèves. Il emploie pour se convaincre un moyen assez bas qui se retourne contre lui. En effet, son espion n'a pas tout vu, mais ce qu'il a vu et rapporté laisse inférer que la princesse a cédé au duc. Or il n'en est rien, mais Clèves est puni à la fois de son soupçon et de son procédé. Il meurt.

On meurt beaucoup d'amour dans les histoires de Mme de La Fayette. Le truc paraît un peu facile : de belles dames s'alimentent et s'étiolent sans que la médecine puisse rien contre une affection aussi noble. Mais la mort par dépérissement est un substitut du suicide, qui n'a pas encore ses lettres de noblesse. Le suicide est là, il frappe à la porte, pressé d'entrer dans une littérature où la bienséance et les sentiments chrétiens ne l'admettent pas encore.

La Princesse de Clèves est un chef-d'œuvre par la hardiesse

de sa conception et de ses aperçus psychologiques. Malgré son baroquisme et les caractères parfois bien superficiels de ses héros, c'est l'ouverture sur le roman d'analyse. Les interminables et plates histoires de Mlle de Scudéry sont renvoyées au rayon des antiquités, comme les romans de chevalerie et les bergeries. Bien que, pour n'offusquer personne, Mme de La Fayette ait pris soin de situer au siècle précédent l'action de ses romans, elle ouvre les temps modernes de l'écriture. On ne saurait la lire sans émotion. Il y a de la hardiesse chez ce bas-bleu éduqué à l'ancienne, ébloui par la gloire d'un grand règne, mais penché sur le cœur des humains pour ausculter ses plus infimes battements.

MICHEL DÉON

de l'Académie française